

Cercle d'histoire  
d'archéologie et de  
folklore d'Uccle  
et environs

Geschied- en  
heemkundige kring  
van Ukkel  
en omgeving



# UCCLENSIA

Revue Bimestrielle – Tweemaandelijks Tijdschrift

Novembre – November 2003

197



*Château de l'abbaye d'Uccle, par J. Van B., 1877.*

68

# UCCLENSIA

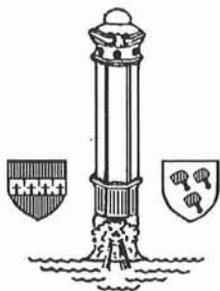
Cercle d'histoire  
d'archéologie et de folklore  
d'Uccle et environs, a.s.b.l.  
rue Robert Scott, 9  
1180 Bruxelles  
tél. 02.376 77 43, CCP 000-0062207-30

Novembre 2003 – n° 197

Geschied- en  
Heemkundige Kring van Ukkel  
en omgeving, v.z.w.  
Robert Scottstraat 9  
1180 Brussel  
tel. 02.376 77 43, PCR 000-0062207-30

November 2003 – nr 197

## Sommaire – Inhoud



Édition: Jean Lhoir

- L'église Saint-Pierre au XIX<sup>e</sup> siècle. À propos de deux tableaux de Thomas (2)**  
*Patrick Ameeuw* 3  
**René Magritte à Uccle**  
*Jean Lowies* 15  
**Steenbakkerijen of kareel ovens op de Kauwberg**  
*Robert Boschloos* 19  
**Glané dans nos archives. Chemins et chaussées (IV)**  
*Henri de Pinchart* 23
- LES PAGES DE RODA  
DE BLADZIJDEN VAN RODA**
- Ma vie à Rhode**  
*Marguerite De Vroom-Vandenplas* 27  
**Agde de Hel, van 14 mei tot 4 augustus 1940 (vervolg)**  
*uit het dagboek van Jozef Stoffels* 31



En couverture: Le Vieux Cornet en 1827 (dessin de Paul Vitzthumb)

Publié avec le soutien de la Communauté française de Belgique - services de l'Éducation permanente  
et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles-Capitale  
et de la commune d'Uccle

**Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore  
d'Uccle et environs**

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement plus de 400 membres cotisants.

À l'instar de nombreux cercles existant dans notre pays (et à l'étranger), il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités: conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, édition d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En vous inscrivant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue <UCCLENSIA> qui contient des études historiques relatives à la région uccloise et à ses environs, notamment Rhode-Saint-Genèse, ainsi qu'un bulletin d'information.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

**Administrateurs:**

Jean M. Pierrard (président),  
Patrick Ameeuw (vice-président),  
Éric de Crayencour (trésorier),  
Françoise Dubois-Pierrard (secrétaire),  
Jean-Pierre De Waegeneer, Jacques Lorthiois,  
Clémy Temmerman, Stéphane Killens,  
Raf Meurisse, André Vital,  
Lutgarde Van Hemeldonck, Jean Lowies.

**Siège social:**

rue Robert Scott 9, 1180 Bruxelles;  
téléphone: 02-376 77 43;  
CCP: 000-0062207-30.

**Montant des cotisations**

Membre ordinaire:	7,5 €	(302 F)
Membre étudiant:	4,5 €	(181 F)
Membre protecteur:	10 € (minimum)	(403 F)

# L'église Saint-Pierre au XIX<sup>e</sup> siècle À propos de deux tableaux de Thomas

(2)

Patrick Ameeuw

Pénétrer dans une église c'est comme ouvrir les portes d'une auberge espagnole. On y trouve tout ce qu'on désire, à condition de l'apporter soi-même. Sauf qu'il ne s'agit pas de fromage, de saucisson à l'ail ou de vin de Rioja, mais d'art, d'histoire, de souvenirs ou de foi.

## Chapitre 4. Le baron de Broich

### Un hobereau ucclois

Le baron Louis de Broich, ou Louis de Broich de Broich comme il se fit appeler après la mort de son père (en 1834), a déjà été évoqué dans notre revue.<sup>30</sup>

Né en 1790 à Montzen (dans la commune actuelle de Plombières), il était le fils aîné du baron Charles de Broich dont on reparlera plus loin à propos des armoiries familiales.<sup>31</sup>

Jeune, il servit comme garde d'honneur sous l'Empire français à son déclin. Pas plus d'une année, de juillet 1813 à mai 1814.<sup>32</sup> Ses activités militaires dont nous ne connaissons pas le détail lui ont toutefois fait mériter la médaille de Sainte Hélène que Napoléon III décerna en 1857 à ceux qui avaient servi son oncle. De Broich en fut assez fier pour le mentionner sur son épitaphe.

Ensuite, il servit dans l'armée du roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas. On le retrouve capitaine dans le régiment des 5<sup>e</sup> dragons-légers,



Légende: *Vue du ruisseau qui traverse Uccle près de la maison du patricien (sic) Polart. Pul fecit 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804) à midi. N° 44. (dessin de Paul Vitzthumb)*

*L'ancien «Sirooppot» tel que le connut de Broich à son arrivée à Uccle. La vue est prise du vallon de l'Ukkelbeek, légèrement en amont, plus ou moins à l'endroit où s'amorce l'avenue Kamerdelle*

© Bibliothèque royale de Belgique. Cabinet des estampes.

qui, créé en 1814, participa à la bataille de Waterloo, du côté des Alliés, sous la houlette de Wellington. C'était un régiment de cavalerie belge, mené alors par le lieutenant-colonel Édouard de Mercx.<sup>33</sup>

30 LORTHIOIS Jacques < La Campagne de M. de Broich (ancien «Sirooppot») > dans *Ucclesia*, n° 114, janvier 1987, p. 2-5 et n° 115, mars 1987, p. 8-10.

31 Sur la famille de Broich voir COOMANS de BRACHENE Oscar *État présent de la noblesse belge: annuaire de 1985, partie 2*, p. 218 et suiv. Voir aussi *Annuaire de la noblesse de Belgique*, 1874, p. 74-76, et 1890, partie 2 (sous le nom de «Noblesse belge»), p. 267-270.

32 DUCHESNE Albert, < Les Gardes d'honneur de l'arrondissement de Malmedy (1813-1814) > dans

*Folklore Stavelot – Malmedy – Saint-Vith*, t. 35-36, 1970-1972, p. 119-178, voir surtout p. 174. Les informations récoltées sur Louis de Broich ne semblent pas témoigner de sa part d'une ardeur excessive à se faire enrôler.

33 Voir < Les Troupes hollando-belges pendant la campagne de Belgique de juin 1815 > dans *Le Folklore Brabançon*, juin 1990, n° 265-266, particulièrement p. 137-145.

De Broich vécut à Bruxelles, puis principalement à Uccle.

Ce fut par son premier mariage qu'il s'attacha au village modeste et retiré auquel Uccle se réduisait encore lorsqu'il y séjourna pour la première fois. Flore-Hyacinthe Pollart de Canivris (1803-1849),<sup>34</sup> qu'il épousa en 1829, avait sa campagne au «Sirooppot» dont son grand-père Charles-Théodore (1734-1796) avait fait l'acquisition quarante ans plus tôt, en 1790.

Ce fut d'abord une brasserie, qui avait joué un grand rôle dans la vie locale et qui s'était muée vers 1760 en une demeure de campagne. Elle se situait à peu près en face du «Cornet».<sup>35</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle la vieille bâtisse fut démolie pour faire place à une villa élevée dans le goût néoclassique.<sup>36</sup> On ne sait si c'est le père de Flore, Philippe-Albert (1765-1828) ou son mari, c'est à dire Louis de Broich lui-même, qui procéda aux travaux. Ce qui fait moins de doute, c'est que ce dernier se plut dans cette demeure, au point d'y résider jusqu'à son décès, en 1883.

Il n'en fut jamais propriétaire à titre personnel. Après la mort de sa première épouse, le bien passa à leur descendance. Il eut six enfants dont deux seulement lui survécurent. Faute d'héritier mâle, sa lignée s'éteignit à sa mort.

De Broich partagea sans restriction la vie sociale de son lieu d'élection. Il fut notamment président du Comice agricole du Brabant. Il participa aussi activement à la vie de sa paroisse uccloise, par les activités qu'il déploya comme membre de la fabrique d'église et par les dons qu'il fit en faveur de Saint-Pierre.

## Un généreux donateur

Il offrit en 1850 un tableau ancien d'une grande qualité picturale représentant une *Déposition*. Le Christ, figuré à mi-corps, occupe la presque totalité de la toile. Il est soutenu par la Vierge et saint Jean, qui apparaissent dans l'ombre, le visage à moitié caché. La scène doit son caractère dramatique autant à son éclairage en clair-obscur qu'à sa composition centrée sur le corps du crucifié. Le don du tableau résultait d'une promesse faite par son épouse, Flore Pollart, décédée l'année précédente. La toile avait appartenu à la famille de la défunte. Elle était rangée parmi les œuvres de Rubens dans un inventaire établi en 1787, mais à l'époque toute peinture anonyme réalisée à la manière baroque était attribuée au maître anversois. Plus tard, on y vit aussi une copie d'après Rubens, l'œuvre d'un de ses disciples ou encore une toile réalisée d'après le plus illustre de ses élèves, Antoine Van Dyck.<sup>37</sup>

Quoi qu'il en soit, le tableau, qui par son style se rattache au XVII<sup>e</sup> siècle, est d'une facture assez belle pour avoir été confrontée à d'aussi prestigieuses signatures.

Quatre ans plus tard, le baron de Broich participa à la souscription que le curé de Saint-Pierre, François Vander Biest, avait levée pour l'érection d'un nouveau chemin de croix dans son église.

Le curé-doyen avait confié l'entreprise au peintre Joseph Stallaert (1825-1903) qui réalisa les quatorze stations, de 1853 à 1855. L'artiste formé à l'école néoclassique, chez François-Joseph Navez, était encore jeune lorsqu'il travailla pour l'église d'Uccle. Avec les années, on le considéra comme un des derniers représentants de l'académisme dans notre pays. Il garde aujourd'hui une certaine célébrité – mais elle ne lui est guère

34 Nous reprenons l'orthographe de son nom telle que la donne LORTHIOIS J., même si ses contemporains l'écrivaient souvent autrement (notamment sur l'épithète de son époux).

35 En arrière de l'angle formé par les actuels square des Héros et avenue De Fré (face au Crabbegat).

36 Elle disparut à son tour peu après la première guerre mondiale. Son dernier avatar fut celui d'une auberge

appelée *Hôtel du Cor de chasse* ou *Au Nouveau Cornet*.

37 Sur le mobilier de l'église voir AMEEUW Patrick « L'église Saint-Pierre à Uccle: le monument et son mobilier », dans *Le Folklore brabançon*, n° 239, septembre 1983, et notamment p. 251 (*Déposition*) et 230-231 (*Chemin de croix*) et 253 (*Madone de Foligno*).

flatteuse – comme directeur de l'Académie de Bruxelles lors du passage qu'y fit un Van Gogh rebelle aux traditions qu'il défendait.

De Broich versa, en date du 7 juillet 1854, la somme de 300 francs<sup>38</sup> pour la troisième station (Jésus tombe pour la première fois), qui est suspendue dans la nef latérale nord, entre les premier et deuxième confessionnaux.

Comme donateur, son nom apparaît au bas du tableau, remplissant le cartouche sculpté dans le large encadrement:

« PRAEN Dnus / BARO L. DE BROICH / DE  
BROICH ».

En 1867 et 1868, ce sont les deux tableaux de Thomas qui enrichissent l'intérieur de l'église.

Enfin, aux termes d'un testament reçu en 1880, le baron de Broich légua après sa mort deux candélabres et une somme de quatre mille francs en faveur de la paroisse Saint-Pierre à charge pour celle-ci de célébrer chaque année un service anniversaire suivi d'une distribution de pain aux pauvres. L'église Saint-Job et les hospices civils d'Uccle bénéficièrent aussi de sa générosité posthume.<sup>39</sup>

### Le choix de Thomas

Nous n'avons pas trouvé de commentaires nous éclairant sur les raisons du choix d'Alexandre Thomas pour l'exécution des tableaux d'autel. L'artiste était reconnu depuis une quinzaine d'années. Il s'était fait une réputation de peintre d'histoire, plus précisément d'histoire religieuse, et se trouvait à l'âge de 57 ans, en pleine maturité.

Cela déjà peut faire comprendre pourquoi le donateur ait songé à lui pour orner les autels. Mais la préférence accordée à Thomas s'explique peut-être aussi par le fait que l'un et l'autre, le baron de Broich, né à Montzen,

et le peintre, originaire de Malmedy, provenaient de la même région. Sous le régime français, qui fut celui de la jeunesse du baron, les deux entités faisaient d'ailleurs partie du même arrondissement, qui portait le nom de Malmedy.

### Le mausolée

De Broich mourut à Uccle en 1883 et s'y fit enterrer. Il est inhumé au cimetière du Dieweg en compagnie de sa seconde épouse, Pauline-Nathalie Verstraeten, avec qui il s'était uni par mariage en 1856.

L'épithaphe de marbre blanc qui couvre le fond du mausolée rappelle leur souvenir à la postérité:

A LA MEMOIRE DE  
LOUIS-CHARLES-FERDINAND  
BARON DE BROICH DE BROICH  
GARDE D'HONNEUR SOUS LE PREMIER EMPIRE  
OFFICIER AU SERVICE DES PAYS-BAS  
DECORE DE LA MEDAILLE COMMEMORATIVE  
DE STE-HELENE  
VEUF DE DAME FLORE POLLAERT DE CANNIVRIS  
EPOUX DE DAME PAULINE-NATHALIE VERSTRAETEN  
NE AU CHATEAU DE MONTZEN LE 10 OCTOBRE 1790  
PIEUSEMENT DECEDE A UCCLE LE 15 FEVRIER 1883  
ET DE PAULINE-NATHALIE VERSTRAETEN  
DECEDEE A ST-GILLES LE 19 JANVIER 1900  
A L'AGE DE 87 ANS  
R.I.P.<sup>40</sup>

On pourrait se croire dans la peau de Walter Scott ou de Chateaubriand en parcourant certaines allées du cimetière du Dieweg ... On s'y attarde devant les mêmes ornements gothiques fatigués par le temps ... On y éprouve des émotions similaires ... Faites d'admiration et de mélancolie ... Mais ici ce n'est plus le Moyen Âge, seulement sa copie, plus ou moins bien réussie, à travers un style, le néo-gothique, qui a fleuri au XIX<sup>e</sup> siècle et dont les deux écrivains ont été, avec leur talent et leur renommée, les propagateurs parmi les plus efficaces.

38 Archives Générales du Royaume (AGR), Archives Ecclésiastiques (AE), 31.546. *Liste de souscription pour l'érection dans l'église d'Uccle d'un chemin de la croix* (...). Le montant couvre le prix de la toile et celui de l'impressionnant encadrement en stuc doré réalisé par Mostinckx.

39 Legs confirmés par arrêté royal du 5 septembre 1884 (*Moniteur belge* du 15 septembre 1884). Toutefois

ces legs firent entre-temps l'objet de notables réductions (extrait du registre aux délibérations du Conseil communal d'Uccle, séance du 10 novembre 1884).

40 Les dernières lignes, évoquant Pauline Verstraeten, ont visiblement été gravées plus tard.



*Mausolée de Broich au cimetière du Dieweg: façade principale  
photographie P. Ameeuw 2002*

Tout au Dieweg n'appartient pas à ce style, loin s'en faut, mais en certains endroits il est plus présent, comme autour du mausolée de Louis de Broich. Celui-ci a l'allure et les proportions d'une chapelle gothique, mais tient autant du catafalque que du sanctuaire médiéval.

La façade est bien gothique. D'un gothique sage, un peu raide. Un pignon flanqué de colonnes (engagées) au lourd piédestal, au fût lisse et au chapiteau saillant. Un portail rectangulaire et un tympan inscrit dans un arc cintré à peine brisé. Seul décor, au tympan, les armoiries du défunt qui, de ce fait, prennent un relief particulier.

À hauteur du gâble, le monument gagne en légèreté. Des pinacles prolongent les colonnes et affirment enfin la verticalité du style. Le sommet du pignon est aussi continué par un pinacle, dont il ne reste aujourd'hui que la base incurvée, tandis que des fleurs d'olivier à quatre pétales, inscrites dans des losanges – deux par côté – hérissent les rampants; en outre les pétales inférieurs, démesurément

allongés atténuent, par leur courbe, la raideur du fronton.

Ces motifs végétaux, comme ceux qui couronnaient les pinacles, dentellent le sommet de la façade et lui apportent une discrète fantaisie dont, pour le reste, elle est dépourvue. Dans ce registre, portons aussi notre attention sur le lierre qui s'enroule autour des deux chapiteaux. L'intérieur est éclairé par la seule fenêtre du chevet, qui dessine un arc en tiers-point. En-dessous, l'épithaphe couvre l'antependium d'un autel de marbre blanc aux ornements gothiques.

Les côtés sont aveugles, sans décor, à peine distraits par quelques crochets hors d'usage. À l'extérieur, les murs gouttereaux honorent plus les rites de l'Antiquité que l'architecture chrétienne. Ni arcs-boutants, ni fenêtres à meneaux mais, de part et d'autre, une draperie à trois pans, attachée au mur par des patères.

Un chevet plat et un toit à double pente fait de longues dalles superposées, en pierre



*Mausolée de Broich au cimetière du Dieweg: façade latérale  
photographie P. Ameeuw 2002*



Mausolée de Broich au cimetière du Dieweg:  
tympan et armoiries  
photographie P. Ameeuw 2002

bleue comme tout l'édifice, confirment la solidité du monument et lui donnent presque des allures de «bunker».

Malgré cela, les caprices du temps et surtout ceux des hommes ont altéré le monument, conçu pourtant pour traverser les siècles. La porte de fer ajourée d'une croix et d'une palme n'est plus fixée. Elle rouille, inutile, appuyée au mur droit dans la chapelle. Le vitrail qui couvrait la fenêtre du chevet a progressivement disparu. Il y a quelques années, on pouvait encore en voir les derniers lambeaux colorés. Les pinacles, enfin, ont été brisés, malgré leur constitution de pierre; ils ont pratiquement disparu, sauf celui de gauche qui n'a perdu que sa pointe.<sup>41</sup>

Ce n'est hélas pas la seule tombe du cimetière qui a souffert de la négligence ou du vandalisme. Et l'évocation de précurseurs du romantisme en début de chapitre n'a pas seulement été inspirée par le rappel du Moyen Âge, ou par le goût des motifs funèbres, mais d'abord par le spleen qui s'abat sur le promeneur quand, à chaque visite au Dieweg, il constate la disparition d'un ornement ou aperçoit l'apparition d'une fissure.

### Les armoiries

Les armoiries sculptées au pignon de la chapelle sont identiques à celles peintes par Thomas. Bien que dépourvues d'émaux, les premières n'en sont pas moins, grâce à leur

41 Déjà en 1981, LADOS van der MERSCH Yvonne constatait «l'état de délabrement» du monument (< Les Stations de chemin de croix dans l'église

relief et leur situation, nettement mieux lisibles que les blasons qui colorent discrètement le bas des deux tableaux.

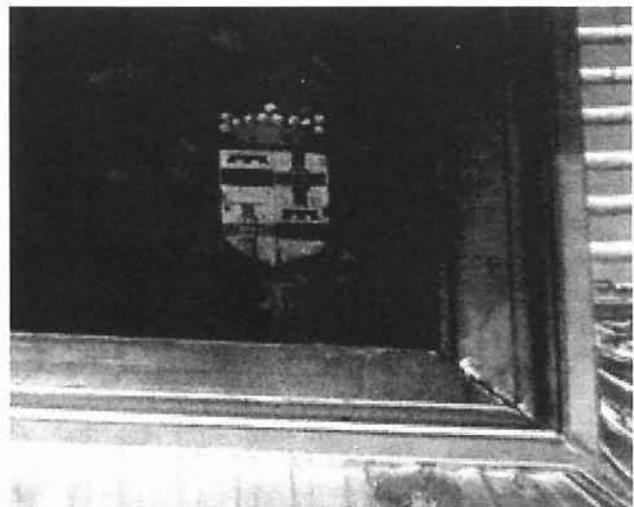
La place centrale qu'elles occupent sur le mausolée témoignent de l'importance que le baron Louis de Broich de Broich accordait à la tradition héraldique, comme d'ailleurs – on le devine – à la tradition tout court. Ses armoiries se décrivent ainsi:

*Ecartelé: aux 1 et 4 d'argent à la fasce de sable accompagnée en chef d'un lambel à trois pendents du même; aux 2 et 3 d'argent à la croix de gueules, à l'écusson brochant en cœur d'azur à neuf besants d'or, posés 3-3-3.*

*Surmonté d'une couronne à treize perles dont trois relevées.*

*Supports: deux chèvres (d'or)<sup>42</sup> colletées aux armes de l'écu (aux 1 et 4).*

Les chèvres reposent sur un socle d'or fait de volutes aux motifs végétaux.



Repos pendant la fuite en Égypte (détail)  
photographie P. Ameeuw 2002

Les armes de Broich sont écartelées avec celles de Sluse. L'écu paternel s'y croise avec le blason maternel.

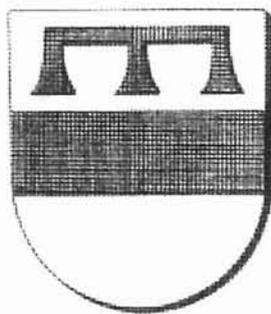
Le père de Louis, le baron Charles-Henri de Broich (1765-1831), avait obtenu le 6 janvier 1816 incorporation dans la noblesse avec le titre de baron transmissible à tous ses

Saint-Pierre à Uccle > dans *Ucclesia*, n° 84, janvier 1981, p. 3-4).

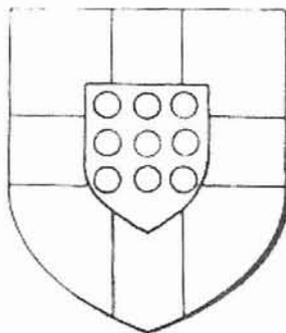
42 Sur la couleur des supports, voir plus bas.

descendants. Deux mois plus tard, par arrêté collectif (5 mars), il était inscrit dans l'Ordre équestre de la province de Liège.<sup>43</sup> L'écu est d'argent à la fasce de sable accompagnée en chef d'un lambel à trois pendants du même (lambel noir et bande horizontale noire sur fond blanc). La couronne, les supports et le socle – repris aux armoiries paternelles – sont tels que décrits plus haut.

Les armes de Sluse proviennent de la mère de Louis de Broich, la baronne (Marie-Anne) Louise de Sluse (1763-1834) qui se maria en



Armoiries de Broich: écu (tirées de l'État présent de la noblesse belge, 1985)



Armoiries de Sluse: écu (tirées de l'Armorial du pays de Luxembourg)

1789. Elle-même était la fille du baron Jean-Ferdinand, seigneur de Hoepertingen,<sup>44</sup> qui fut aussi bourgmestre de Liège.

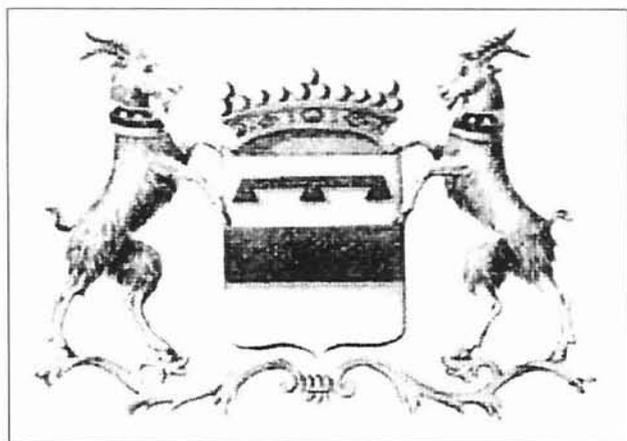
Les armes sont d'argent à la croix de gueules, à l'écusson brochant en cœur d'azur à neuf besants d'or, posés 3-3-3

(croix rouge sur fond blanc, avec au centre de la croix un écusson bleu semé de neuf disques jaunes).

Un aïeul, Pierre-Louis de Sluse, seigneur de Bihain, avait obtenu de l'empereur Léopold I<sup>er</sup> (d'Autriche) concession de noblesse en 1678 et titre de libre baron du Saint-Empire dix ans plus tard.<sup>45</sup>

Thomas a scrupuleusement observé le prescrit héraldique, sauf pour la couleur des supports qui sont d'or (jaune) dans ses tableaux alors que le diplôme de 1816 décrit des chèvres d'argent (blanc). Mais le pelage des caprinés a subi dans les armoiries de Broich les traitements les plus variés.<sup>46</sup>

Quant aux détails extérieurs, ceux qui n'ont pas fait l'objet d'une description écrite, le peintre s'est écarté des armes officielles, qui figurent dans le diplôme (et que reproduit l'Armorial de Janssens et Duerloo), sur quelques points: couleurs de la couronne, silhouette des chèvres et surtout courbes et



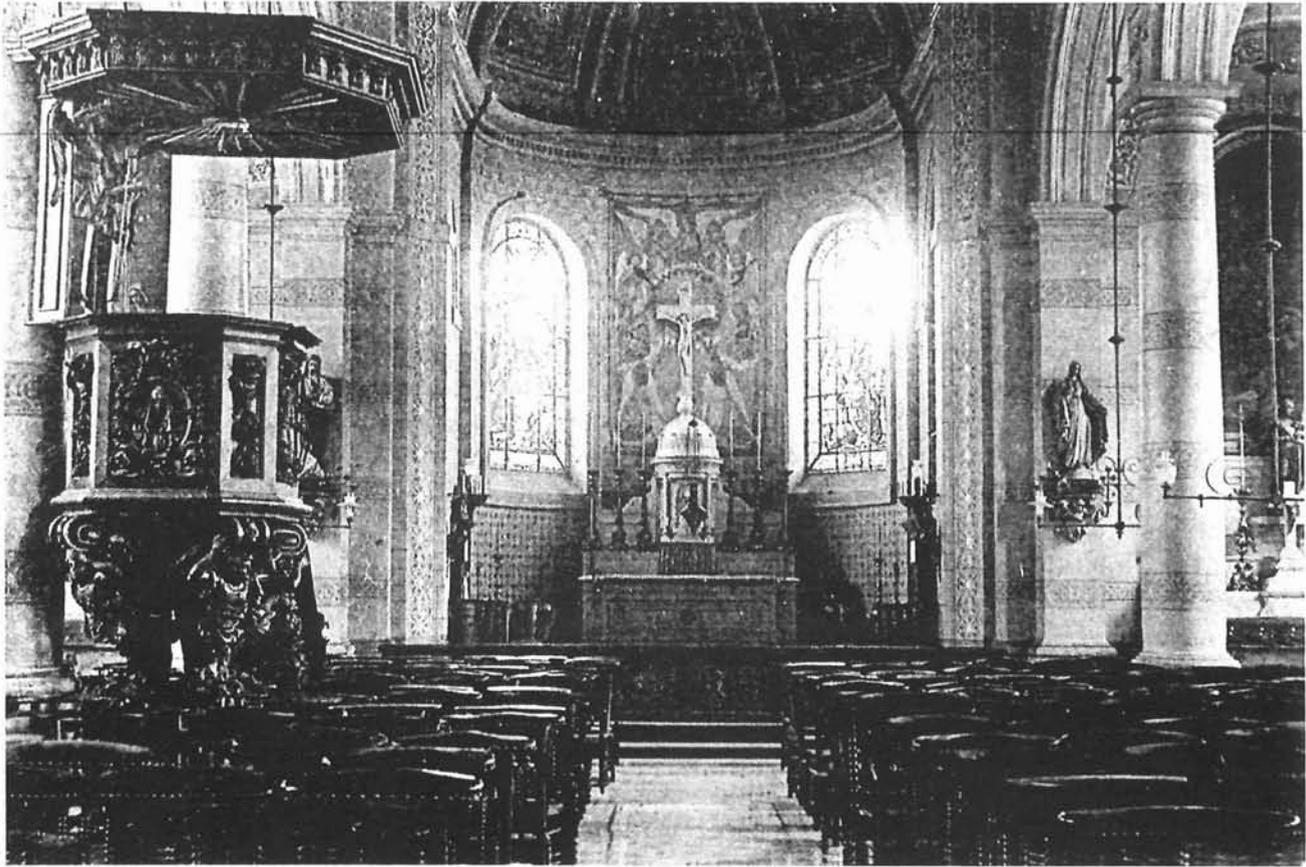
Armoiries complètes de Broich (tirées de l'Armorial de Ryckman de Betz)

43 Voir *État présent de la noblesse belge*, 1985, partie 2, p. 218 et suiv. et *Annuaire de la noblesse de Belgique*, 1874, p. 74-76, et 1890, partie 2 (sous le nom de *Noblesse belge*), p. 267-270. Pour les armoiries voir aussi de RYCKMAN de BETZ *Armorial général de la noblesse belge*, Liège, 1957, p. 95-96; JANSSENS Paul et DUERLOO Luc *Armorial de la noblesse belge du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, Bruxelles, Crédit communal, 1992, t. I, p. 395 et t. IV n° 251 (reproduction en couleurs) et de STEIN d'ALTENSTEIN Isidore, *Armorial du Royaume de Belgique* (1844), pl. XVII (reproduction en couleurs).

44 Selon l'orthographe donnée dans l'*État présent de la noblesse belge* (1985). Le nom du village (où s'élève toujours l'ancien château familial) s'écrit actuellement «Hoepertingen». Il fait partie de l'entité de Borgloon, entre Tongres et Saint-Trond.

45 Pour les armoiries de Sluse voir notamment LOUTSCH J.C., *Armorial du pays de Luxembourg*, Luxembourg, 1974, p. 735 et JANSSENS Paul et DUERLOO Luc *Armorial de la noblesse belge*, t. III, p. 501-502 et t. IV n° 646.

46 D'après l'*État présent de la noblesse belge*, 1985, II, la couleur mentionnée dans le diplôme serait erronée car la famille n'a cessé de porter des chèvres de sable (noir). L'*Annuaire de la noblesse de Belgique*, tant celui de 1874 que celui de 1890, décrit toutefois des chèvres «au naturel». On retrouve les mêmes variations dans les représentations: blanc et grisé dans l'Armorial de JANSSENS et DUERLOO (qui est conforme au diplôme de 1816), brun-chamois et grisé «au naturel» dans l'Armorial de STEIN et, comme on l'a dit, jaune-or chez Thomas.



*Vue intérieure de l'église Saint-Pierre  
photographie antérieure à 1914*

contre-courbes du socle beaucoup plus marquées que dans l'image officielle. Mais ces différences se cantonnent à des variations très modérées.

Il n'en est pas de même au fronton du mausolée. Certes les normes héraldiques y demeurent respectées. Et c'est l'essentiel. Pour le reste, le sculpteur funéraire a pris des libertés que le peintre académique ne s'est pas autorisées. D'abord, il a modifié les proportions; mais cela peut s'expliquer par la forme triangulaire du tympan à l'intérieur de laquelle l'artiste a dû insérer les armoiries. Il a aussi redessiné les chèvres, qui gagnent en expressivité. Enfin, il a renforcé le socle en lui donnant l'aspect d'un tissu ou d'un cuir épais et en le complétant d'une banderole, en principe destinée à l'inscription d'une devise, mais qui, restée muette, joue ici un rôle exclusivement décoratif.

## Chapitre 5. Le contexte

### Forme et cadres

Leurs dimensions imposantes (hauteur 3,50 mètres, largeur 2,30 mètres) font des œuvres de Thomas les plus grandes peintures de l'église, si l'on excepte la copie de la *Madone de Foligno* (de Raphaël) qui depuis 1914 surmonte le maître autel.

Plutôt qu'à ranger parmi les pièces du mobilier, elles sont à considérer comme partie de l'architecture du sanctuaire.

La forme cintrée des tableaux a, nous le verrons, été commandée par leur situation. Elle est donc d'abord liée au contexte, tournée vers l'extérieur, mais elle joue aussi un rôle – recherché ou non – au cœur des toiles elles-mêmes car, par l'estompement des angles supérieurs qu'elle entraîne, elle adoucit les représentations et rend plus acceptables, plus agréables à l'œil contemporain, ces «grandes machines» dont le goût s'est depuis longtemps détourné.

Les deux encadrements, en stuc doré, sont parfaitement identiques. Leur profil souligne

la situation «en creux» des toiles par rapport aux murs du fond, alors que les cadres ont habituellement comme effet, sinon comme rôle, de faire ressortir le tableau de son environnement, comme en témoignent d'une manière spectaculaire les cadres au fort relief du *Chemin de croix*.

Les moulures des tableaux d'autel sont simples, elles sont faites de courtes cannelures parallèles disposées en rayons autour des tableaux. Leur dessin rythmé autant que leur profil concave (évoquant des demi-carènes) contribuent à la mise en creux des tableaux. Le cadre double ainsi l'effet de niche déjà produit par la saillie du rebord mural dans lequel s'insère chacune des deux toiles.

La juxtaposition des canaux n'est rompue que dans les deux coins inférieurs où s'étale – mais avec discrétion – une feuille d'acanthé dont les bords chantournés contrastent avec la simple géométrie de l'ensemble.

Les cadres ont été exécutés par J.F. Laudeick, doreur encadreur à Bruxelles. Nous ne connaissons que les comptes relatifs à la *Fuite en Egypte* mais, vu leur similitude, les deux pièces proviennent sans aucun doute du même atelier. La facture de Laudeick, datée du 7 décembre 1867, fait état de 250 francs pour un cadre «doré et cannelé» et de 20 francs pour son placement.<sup>47</sup>

À l'occasion de l'agrandissement du sanctuaire en 1938-1940, les toiles et leur cadre ont été restaurés.<sup>48</sup>

## Baies

L'Annonciation et la *Fuite en Egypte* s'intègrent parfaitement aux espaces qu'elles animent. Leur forme cintrée, traditionnellement dévolue aux tableaux d'autel, répond au profil des voûtes en berceau des nefs latérales. Les chœurs nord et sud, clôturés par un



L'Annonciation par A. Thomas (1867)  
© IRPA-KIK Bruxelles

écran mural, se sont ouverts comme des baies avec l'installation des deux toiles dont la forme et les dimensions font toujours écho aux fenêtres de l'église. Les peintures de Thomas en ont tiré un statut similaire à celui des vitraux, à commencer par ceux du chœur central, à l'époque les seuls animés par une scène figurée.

47 AGR AE 31.603. *Pièces justificatives à l'appui des comptes annuels*. 1868. Le baron de Broich avait versé un acompte de 50 francs et la Fabrique paya le solde par mandat signé le 23 avril 1868. Voir aussi AGR AE 31.567 *Registre des comptes 1837-1877*. Comptes 1868.

48 Archives du Conseil de Fabrique. *Agrandissement et restauration de l'église*. Dans un relevé des comptes

(farde 82B ou farde 2, doc. 59, p. 2-10), il est fait mention d'une facture (du 16 octobre 1939) de Van Thienen d'un montant de 1520 francs pour la restauration et la (re)dorure des cadres ainsi que d'une lettre-devis (du 17 octobre 1939) de Mareels d'un montant de 1600 francs pour la restauration des peintures.



Repos pendant la fuite en Égypte par A. Thomas (1867)  
© IRPA-KIK Bruxelles

## Un programme iconographique

Ce n'est pas seulement par leurs contours que les toiles de Thomas s'assortissent aux deux verrières du chœur, réalisées par Capronnier dix ans plus tôt (en 1856). C'est aussi par leurs thèmes iconographiques.

Avant de les évoquer, tentons de nous représenter l'intérieur de l'église à la veille de l'installation des deux tableaux d'autel.

Sauf les plans d'architecte, nous ne connaissons aucune illustration de l'intérieur avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme, par

exemple, la photographie qui a été réalisée à l'occasion du jubilé de cinquante ans de prêtrise du doyen Winnen, en 1891.

Toutefois, dans son livre sur Uccle paru en 1858,<sup>49</sup> le vicaire Daelemans nous en offre une description intéressante à une époque qui précède de peu celle du placement des deux tableaux.

La *Déposition* offerte quelques années plus tôt (en 1851) par Louis de Broich ornait le chœur. Depuis longtemps la toile en a été déménagée. Par contre, le monument funéraire de Schavye (mort en 1812), sculpté par Godecharle, s'y trouve toujours.

L'auteur évoque aussi les orgues, les bancs de communion, la chaire de vérité, les confessionnaux et le portail. Il s'attache au lustre – pendu au milieu de l'église – et à la statue de Notre Dame des Anges, qui proviennent tous deux de l'ancien couvent de Boetendael; il décrit une autre «image» de la Vierge, aussi une sculpture, Notre Dame de la Consolation, qui ornait jadis la chapelle de Calevoet. Cette statue a depuis longtemps quitté l'église Saint-Pierre, qui ne fut pour elle qu'une destination temporaire, mais la première, celle des Anges, appartient toujours au patrimoine de la paroisse, même si elle a souvent voyagé à l'intérieur du sanctuaire. Après les principales pièces du Trésor, c'est au tour du chemin de croix de Stallaert d'être évoqué.

Dans cette nomenclature, peu de peintures, et celles qui sont citées venaient à peine d'entrer dans l'église. On ignore ce qui décorait alors les autels latéraux. Rien en tout cas qui eût l'ampleur des deux toiles de Thomas, dont le placement a dû paraître d'autant plus spectaculaire aux contemporains.

Le plus intéressant de ce paragraphe consacré à l'église Saint-Pierre se rapporte à ce que Daelemans nous apprend sur les verrières. Il évoque d'abord les deux vitraux de Jean-Baptiste Capronnier consacrés à la Nativité du Christ, à peine installés (1856), mais, surtout, annonce que les dix fenêtres latérales allaient à leur tour s'enrichir des

49 DAELEMANS Josephus, *Uccle, Maria's dorp*, Brussel, 1858, p. 5-8.

principaux épisodes de la vie de Jésus et mentionne déjà certains thèmes choisis: la Résurrection, l'Ascension du Christ, et – en scène finale – l'Assomption de la Vierge.

Nous savons que ce projet n'aboutit jamais et que les verrières restèrent muettes près d'un siècle avant qu'à l'occasion de l'agrandissement de l'église (en 1938-1940), des figures de saints ne s'y enchâssèrent.

Il existait donc dans les années 1850 un ambitieux projet de couvrir le sanctuaire, ses verrières et ses murs, de scènes de la vie du Christ. Il exprime sans doute la sensibilité qui prévalait à l'époque. Ce goût de la mise en scène, recourant à un décor narratif, et ne craignant pas les effets d'une éventuelle surcharge, reflète une conception romantique de l'art, appliquée ici à l'ornementation d'une église. Conception qui s'opposait à l'architecture sobre et au décor mesuré, presque austère, de l'église Saint-Pierre, construite, trois quarts de siècle plus tôt, selon les canons du néoclassicisme.

L'installation des quatorze tableaux d'un Chemin de croix plus monumental annonçait en quelque sorte ce nouveau programme. Elle s'est faite, comme on l'a signalé, de 1853 à 1855.

Un an plus tard (en 1856), le chœur était éclairé par les deux vitraux de Capronnier illustrant le thème de la Nativité au moyen d'une Adoration des bergers, à gauche, et d'une Adoration des mages, à droite. Les deux scènes auraient dû être complétées par les épisodes suivants de la vie du Christ, mais, comme on l'a vu, il n'en a rien été.

Après dix années (en 1867), ce fut au tour des tableaux de Thomas d'illustrer deux scènes du Nouveau Testament. L'un, l'*Annonciation*, représente une scène qui précède la naissance du Christ, et l'autre, la *Fuite en Egypte*, un événement qui la suit de près. Ainsi, les toiles de Thomas encadrent chronologiquement et dans l'espace les verrières du chœur, et, vues du milieu de l'église, les

quatre scènes se lisent comme les premières cases d'une bande dessinée mystique et monumentale. D'un livre d'images qui, s'il avait été entièrement réalisé, aurait transformé l'église Saint-Pierre en un écrin consacré presque exclusivement au Nouveau Testament.

Quelle place les deux peintures ont-elles occupé dans ce programme avorté? Ont-elles été accrochées au-dessus des autels latéraux pour être intégrées au cycle encore à réaliser ou, plutôt, ont-elles été installées alors que le projet avait déjà été abandonné?

On penche vers la seconde proposition, quand on sait que, dès le début des années 1860, les représentants de la paroisse s'étaient tournés vers un projet d'une autre nature, celui d'agrandir l'église. Après plusieurs pétitions auprès des autorités (en 1862 et 1866), ils s'adressèrent à Gustave Hansotte – dont on parlera plus loin – pour dessiner les plans d'un sanctuaire plus spacieux. L'architecte soumit plusieurs projets et l'un d'eux fut approuvé par la Fabrique en 1873, mais celle-ci dut y renoncer trois ans plus tard en raison d'un litige important qui l'opposait à la commune.<sup>50</sup>

Comme on peut s'en rendre compte, la paroisse d'Uccle vivait alors des années intenses où les esprits s'enflammaient pour d'ambitieux projets – réalisés ou non – autant que dans des conflits souvent âpres avec les autorités civiles (il s'agissait surtout de la «question des cimetières» qui, par sa nature et son ampleur, ne peut être davantage évoquée ici).

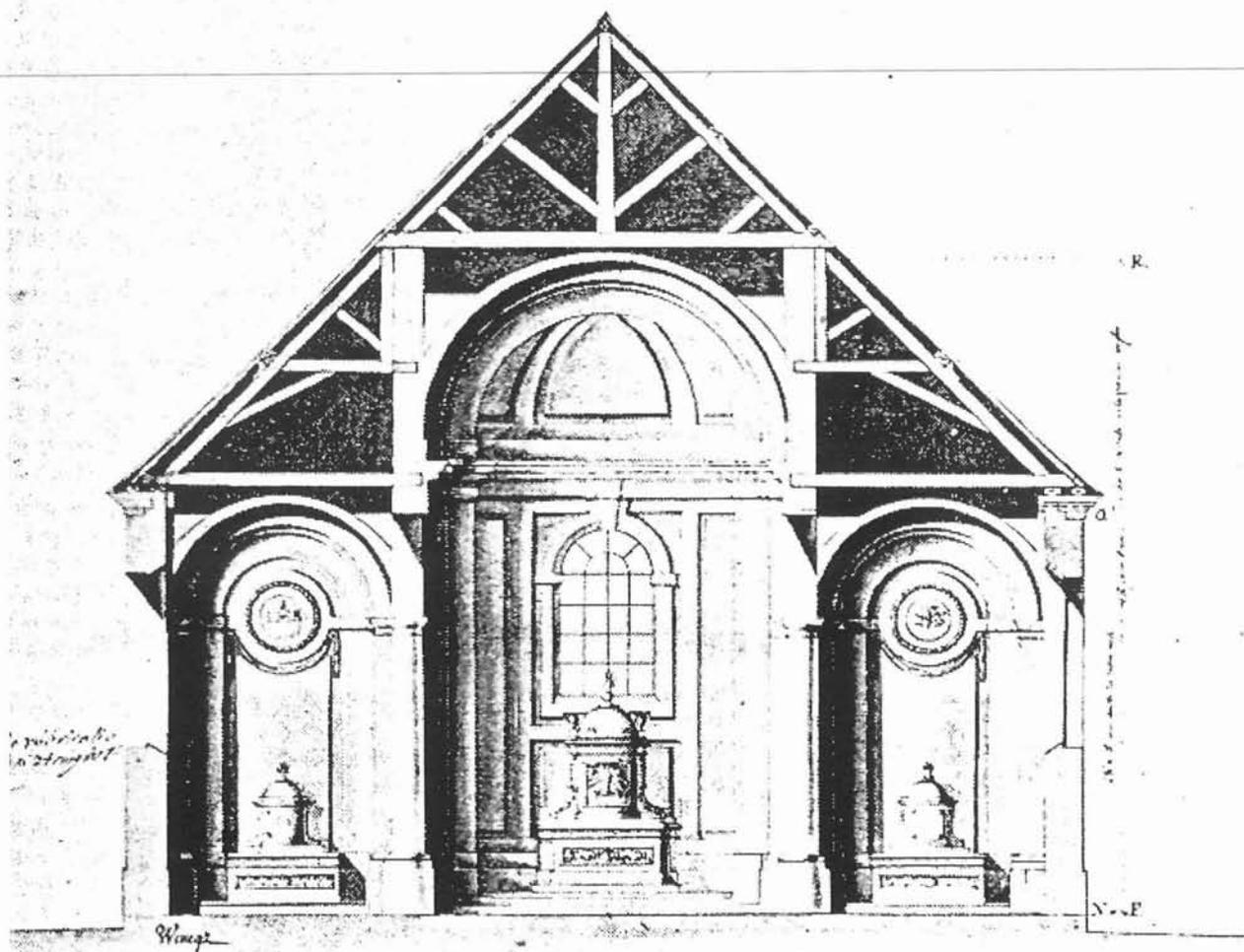
### Les anciens autels latéraux

Des plans que Jean-François Wincqz dressa pour l'actuelle église Saint-Pierre, nous avons conservé quatre dessins, datés du 18 avril 1778.<sup>51</sup> L'un d'eux, une coupe transversale, nous montre la vision que l'architecte avait du chevet de la future église. Mais c'est

50 Voir AMEEUW Patrick, *op. cit.*, p. 214-217. À noter que peu après, en 1817, la Fabrique fit procéder à l'installation de 12 verrières en grisaille, en remplacement de celles qui avaient été détruites un

an plus tôt lors d'un ouragan (voir notamment AGR AE 31.555. Douze verrières en grisaille ...).

51 AGR *Cartes et plans manuscrits* 2940 (les plans furent approuvés le 24 août 1778). Les plans ont été reproduits dans WAUTERS Alphonse, *Histoire des*



*Intérieur de l'église  
d'après le projet de l'architecte J.F. Wincqz (1778)*

un projet, et il n'est pas facile, faute de terme de comparaison, d'y relever ce qui a été effectivement réalisé.

Du chœur, Wincqz a revu l'éclairage dès la construction. À la fenêtre axiale qu'il avait d'abord imaginée, l'architecte a substitué deux ouvertures séparées par un large trumeau qui, placé dans l'axe principal, constitue arrière-plan pour le maître-autel. Par contre, celui-ci – heureusement toujours conservé, bien que désaffecté – ne diffère que par des détails de l'esquisse de 1778.

Aux chevets latéraux, il n'est rien resté – ou presque – du projet initial. On n'en reconnaît que la forme en niche à fond plat, légèrement creusée, sans aucun ornement. Le médaillon et les guirlandes que Wincqz y avait prévus

n'ont sans doute jamais été réalisés, car on peut supposer que, s'il avait été appliqué, ce décor aurait été préservé, comme il en a été des reliefs muraux décorant les autres parties de l'église.

Les autels latéraux, que Wincqz avait imaginés sur le modèle de l'autel majeur, n'ont pas non plus vu le jour.

Après la construction du monument actuel, on y plaça en 1781 les trois autels provenant de l'église romane.<sup>52</sup> Deux d'entre eux ont été remplacés dans les années qui suivirent, lors de l'aménagement intérieur de la nouvelle église.

L'autel principal d'abord, dont il vient d'être question, qui fut installé la veille de la consécration du sanctuaire (le 24 septembre

*environs de Bruxelles*, livre 10-A, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1973, nouvelle éd. du texte de 1855, p. 188-189.

<sup>52</sup> Archives de la Ville de Bruxelles. Archives anciennes 551. *Comptes 1778-1780*.

1782). À son tour, il a cédé la place à un nouvel autel vers 1942-1943, lors de l'agrandissement de l'église. Il fut relégué dans les réserves d'où il sortira une fois, à l'occasion des cérémonies du bicentenaire de l'église, en 1982.<sup>53</sup>

Les comptes d'époque attestent aussi le renouvellement d'un des deux autels latéraux, celui dédié à saint Joseph. Le meuble en bois a été réalisé par Paulus van der Schrik en 1787.<sup>54</sup> Nous n'en avons aucune illustration, mais tout nous invite à penser que sa conception était nettement plus simple que sur le dessin de Wincqz. Pour son exécution, il n'a été fait appel qu'à un ébéniste, sans recours à un sculpteur, comme pourtant le projet de 1778 l'exigeait par son souci de finition, et comme on fit d'ailleurs pour le maître autel.

La simplicité des deux autels latéraux (dont un seul est certainement contemporain de la construction de l'église) ressort aussi des termes d'un inventaire dressé en 1798<sup>55</sup> qui les caractérise exclusivement par les inscriptions dont ils étaient pourvus, MAR (Marie) pour l'un, JOSP (Joseph) pour l'autre, sans faire état d'autre signe distinctif.

En outre, lorsqu'en 1867 le Conseil de Fabrique décida de remplacer les autels latéraux, il ne prévoyait de les vendre que comme «vieux bois et matériaux en provenant». Leur ornementation devait être bien sommaire pour que, même usagés, on n'ait pas songé à en tirer meilleur profit en les proposant comme mobilier.

*À suivre*

53 AMEEUW Patrick, *op. cit.*, p. 224-225. L'autel en bois peint et doré a été exécuté par Christoffel Vander Schrick. Les sculptures sont de J.F. Vandenneulen.

54 Archives de la Ville de Bruxelles. Archives anciennes 551. *Comptes 1787-1789*.

55 VANDER LINDEN Emiel < Ukkelsch Varia: over het voormalig meubilair der Ukkelsche parochiekerk en

kapellen > dans *Eigen Schoon en De Brabander*, 1938, 21<sup>st</sup>e jaargang, nr 6-7, nieuwe reeks 13, p. 229-237.

Contient la reproduction d'un inventaire dressé le 21 novembre 1798 et conservé aux Archives Générales du Royaume. *Département de la Dyle* 1292.

# René Magritte à Uccle

Jean Lowies

René Magritte, le peintre surréaliste, a vécu, peu de temps il est vrai, à Uccle. Nous en retraçons les circonstances.

René Magritte est né le 21 novembre 1898 à Lessines. Il est le fils de Léopold Magritte et de Régine Bertinchamps. Le couple déménage deux ans plus tard vers Gilly où naîtront les deux frères de René: Raymond en 1900 et Paul en 1902.

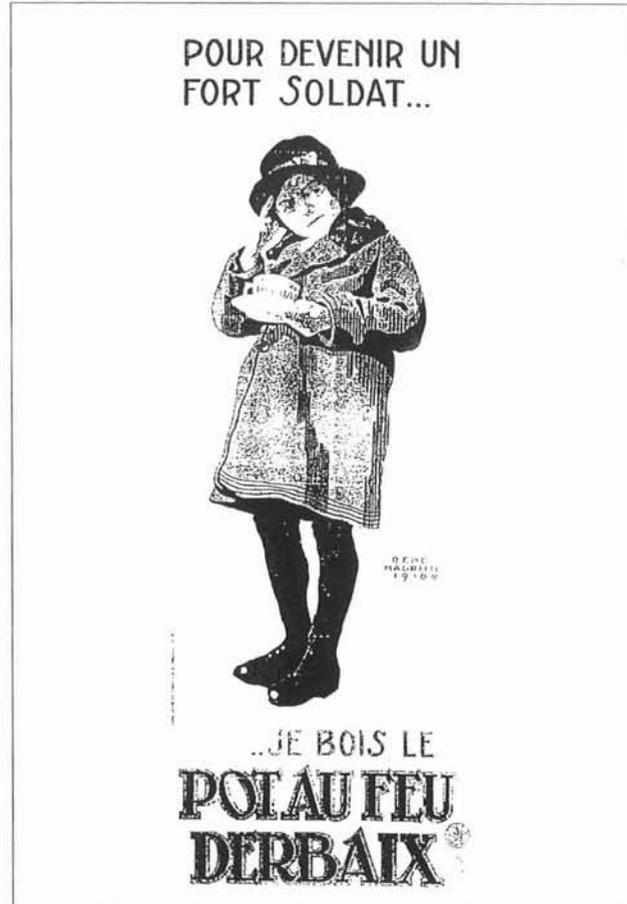
En 1904, la famille s'établit à Châtelet.

En 1912, la mère de René se suicide en se jetant dans la Sambre. Il a 13 ans. La même année, il séjourne à Soignies dans la famille de son père. Dans le vieux cimetière aujourd'hui désaffecté et aménagé sobrement en parc, il y fait deux rencontres inopinées: une fillette un peu plus âgée que lui qu'il évoquera souvent plus tard et un peintre.

## Le peintre Léon Huygens

Léon Huygens est au travail dans le cimetière, scène peu commune. Jacques Roisin [1] psychanalyste et assistant à l'UCL a mené une enquête minutieuse sur l'enfance et la jeunesse de René Magritte. Voici ce qu'il nous dit du peintre Huygens.

«Léon Xavier Henri Joseph Huygens est né à Etterbeek le 2 juin 1876. Longtemps domicilié à Auderghem, il a loué un atelier dans divers quartiers de Bruxelles, Ixelles, Uccle et Auderghem tout en voyageant en Belgique et à l'étranger. Le peintre Huygens venait d'Auderghem lorsqu'il séjourna à Soignies en 1912... Il est mort à Paris le 12 janvier 1919.» Ajoutons, à titre d'information, qu'à l'initiative de la Reine Elisabeth, des artistes peintres présents à l'Yser durant la première guerre furent rassemblés en un corps spécial chargé de témoigner des sites, des combats et de la vie au front en général. Huygens en fit partie au même titre que d'autres dont Bastien Canneel, Jean Le Mayeur, Maertens, Massonet, Wagemans et Anne



Affiche lithographiée en couleurs  
René Magritte, 1918

Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles.

Pierre de Kat. Ce dernier, de nationalité hollandaise, était engagé volontaire, les Pays-Bas ayant opté pour la stricte neutralité.

Le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles a acquis deux toiles de Léon Huygens en 1920. Elles représentent des ruines et l'incendie des Halles d'Ypres dont la destruction par les bombardements allemands suscita une vive émotion et la colère d'Émile Verhaeren qui l'exprima dans un poème.

Le père Magritte et ses trois fils habitent à Charleroi en 1913. Une gouvernante, Jeanne Verdeyen, veuve et mère d'un petit garçon



*René Magritte, à droite  
Photo Paris Match*

vient de Bruxelles pour s'occuper des garçons. Elle épousera Léopold peu avant sa mort, en 1928.

C'est en 1913 que René Magritte rencontre Georgette Berger à l'occasion d'une kermesse. La famille retourne à Châtelet en 1914.

### À Bruxelles

En 1915, René Magritte est élève libre à l'Académie de Bruxelles. Il y suit les cours de Émile Van Damme Sylva (Bruxelles 1853-Uccle 1935), paysagiste et animalier.

L'année suivante, il suit aussi les cours de Gisbert Combaz (Anvers 1869-Bruxelles 1941) et de Constant Montald (Gand 1862-Woluwé Saint Lambert 1944). Le premier est portraitiste et paysagiste et est connu surtout comme affichiste, illustrateur et spécialiste d'art oriental. Le second est aussi portraitiste, paysagiste et affichiste.

L'Académie de Bruxelles étant située rue du Midi, la famille s'installe place Rouppe au n°21 puis au n°3 rue des Foulons, également à proximité de l'école. En 1917 et 1918, après un retour à Châtelet qu'ils quittent définitivement, ils reviennent à Bruxelles et élisent domicile dans le quartier de la gare de Schaerbeek, rue Navez au n°43, puis, non loin de là, rue Albert Giraud n°73.

### À Uccle

Louis Scutenaire [2] fait état aussi des domiciles successifs de René Magritte. «Nomade par destinée bien plutôt que par disposition, il a vécu à Lessines, à Gilly, à Châtelet, à Charleroi, à Châtelet à nouveau, puis à Bruxelles où il a demeuré rue du Pavillon, rue De Potter, chaussée d'Alseberg, rue Ledeganck, rue Steyls n°113. Ensuite, il quitte la Belgique et s'en va près de Paris, au Perreux sur Marne, avenue du Rosny n°101, d'où il regagne Bruxelles pour s'installer au 135 rue Essegheem: il s'y tient depuis plus de 10 ans.» Plus loin: «Depuis des années il vit à Jette, faubourg de Bruxelles au milieu d'une rue petite bourgeoise et bornée de couvent, gazonnière et nuages.» Les registres de la population révèlent que la famille habite Uccle au n°751 de la chaussée d'Alseberg du 11 juillet au 8 novembre 1918.

Jacques Roisin a interrogé un témoin digne de foi puisqu'il fit ses études avec René à l'Académie et surtout qu'il se rendit au domicile d'Uccle des Magritte pour y travailler ensemble à une publicité. «Il habitait avec ses trois (sic) frères à la chaussée d'Alseberg dans une maison jumelée, juste en face de la rue du Doyenné.» Il existe bien une maison jumelée en face de la rue du Doyenné; celle-ci ne porte cependant pas le n°751 mais le n°641. Une vérification au cadastre s'imposait et il se fait que l'immeuble portant le n°641 actuellement était le n°273 en 1918. Il s'en suit que le n°751 de 1918 correspond – extrapolation pouvant comporter une marge d'erreur – au n°1119 d'aujourd'hui situé entre la gare de Calevoet et le Bourdon. Un espace ne comportant pas de bâtiment. On notera par ailleurs, que ni le témoin de Jacques Roisin, ni le registre de population ne signalent la présence de Jeanne Verdeyen à la chaussée d'Alseberg.

On aura remarqué que la famille Magritte a choisi divers lieux d'habitation à proximité de la gare de Schaerbeek pour élire domicile. Est-ce dû au fait que le père, voyageur de commerce se déplaçait beaucoup par le train? Peut-on exclure le fait que le fils de Jeanne Verdeyen vivait chez son oncle à Schaerbeek? Auquel cas le rôle de celle-ci



*La Clairvoyance, René Magritte, 1936*

aurait été régulateur de l'instabilité domiciliaire du père.

Interrogé au sujet de l'imbroglio uclois, Jacques Roisin réitère sa confiance à son informateur, aujourd'hui décédé. Dans le cas où son témoignage se vérifie, les données communales seraient erronées.

Après un séjour à Uccle de 4 mois environ, la famille Magritte s'en ira au 37 de la rue De Potter à Schaerbeek dans le quartier de la gare du Nord.

Leur passage à Uccle aura été bref. Une part d'incertitude sur la situation de l'immeuble subsiste néanmoins.

### **Peinture et peinture**

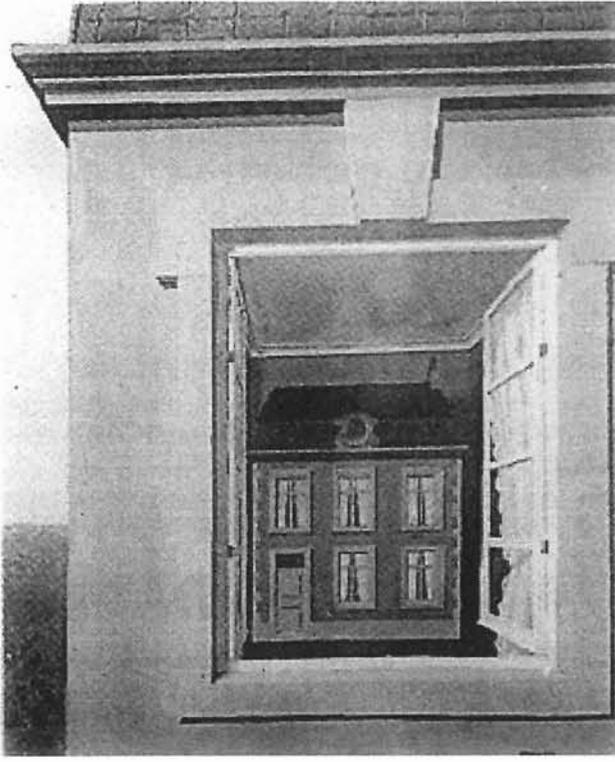
Dans les registres d'état civil, René Magritte s'affirme «dessinateur» en 1915, «étudiant à l'Académie de Bruxelles» en 1916 et «peintre d'enseignes» en 1918 à Uccle.

Les temps étaient durs, Magritte fit donc de la peinture alimentaire...

Signalons deux ouvrages très documentés de Tristan Schwilden, [3 et 4], catalogues raisonnés des réalisations publicitaires de René Magritte. L'auteur nous dit que «la plus ancienne production publicitaire du peintre date précisément de 1918, l'année où il séjourne à Uccle. Ce ne sera qu'après 1936 (que) son activité publicitaire se réduira considérablement.»

En 1920 René Magritte retrouve Georgette Berger rencontrée à la foire de Charlevoix quelques années plus tôt. Il l'épousera en 1922. On la reconnaît dans certaines toiles de l'artiste.

Il se lie à E.L.T. Mesens en 1920 et rencontre l'écrivain Marcel Lecomte en 1922. Ce dernier vécut aussi à Uccle, avenue Guillaume Hérinckx dans les années 1950. C'est lui qui montrera à Magritte une



*Éloge de la dialectique, René Magritte*

représentation d'un tableau de Giorgio de Chirico qui sera une révélation pour l'artiste.

Il rencontre Paul Nougé [5] en 1924 et Louis Scutenaire en 1927.

La joyeuse bande surréaliste de Bruxelles se réunissait dans le petit estaminet ouvert par l'un d'eux, Gérard Van Bruaene, à l'enseigne de «La fleur en papier doré» au n°53 dans le haut de la rue des Alexiens à Bruxelles. Les lieux qui subsistent encore avaient été occupés par les Sœurs de Saint Vincent de Paul dès 1843. L'intérieur rassemblait des meubles anciens et, suspendus au mur, des objets et souvenirs divers. Des pensées et aphorismes d'auteurs français étaient calligraphiés. Gérard Van Bruaene aimait s'entendre appeler «Zérard», il était un patron de café peu ordinaire, n'adressant véritablement la parole qu'à quelques-uns. Il se muait alors en un érudit spectaculaire par la mobilité du corps et du visage, aussi sensible et attendrissant.

Irène Hamoir, la compagne de Scutenaire a écrit une histoire policière à clés [6] mettant en scène le groupe d'amis. La réédition du roman présente la liste des personnages en regard de leurs modèles.

La suite de l'histoire de René Magritte se trouve dans des certaines d'ouvrages. [7] Ainsi donc et pour conclure, s'il se dit que la Belgique est la patrie du surréalisme, la commune d'Uccle participe un tant soit peu à cette réputation.

## Bibliographie

1. Jacques Roisin, *Ceci n'est pas une biographie de Magritte. La première vie de l'homme au chapeau melon*. Éd. Alice 1998 Bruxelles.
2. Louis Scutenaire, *René Magritte*. Librairie Sélection, Rue Saint Jean, 1942 Bruxelles.
3. Tristan Schwilden, *Magritte et la musique*. Les partitions musicales illustrées par René Magritte de 1924 à 1938, Éd. Galerie Bortier asbl, 1995 Bruxelles.
4. Tristan Schwilden. *Magritte livre l'image*. Affiches, publicités et illustrations de 1918 à 1966, Essai de catalogue, Éd. Galerie Bortier asbl, T. Schwilden, 1998 Bruxelles.
5. Paul Nougé, *René Magritte ou les images défendues*, Les auteurs associés 1943 Bruxelles.
6. Irène Hamoir, *Boulevard Jacquain, roman*. Éd. originale: Édition des artistes 1953. Réédition: Éd. Didier Devillez 1996.
7. José Vovelle, *Le surréalisme en Belgique*, Éd. André De Rache, Rue du Château d'eau, n°127 à Uccle, 1972. L'ouvrage comporte une bibliographie déjà importante.

# Steenbakkerijen of kareel ovens op de Kauwberg

Robert Boschloos

Bij het lezen van een bijdrage in *Eigen Schoon en de Brabander* over steenbakkerijen, door de Dr Henri Vanoppen in de streek van Kortenberg kwamen mij veel herinneringen te boven over de kareel ovens op de Kauwberg .

Een deel van mijn jeugd was de Kauwberg mijn speelterrein en heb er meer dan 50 jaar gewoond. Uren heb ik gekeken naar de steenbakkers die daar wroette en ploeterde in die kleigrond. Ik heb de toelating aan de uitgever van *Eigenschoon* om enkele gegevens zoals statistieken en foto's te gebruiken, omdat ik geen enkele foto bezit van die ovens, om een artikel te schrijven over het werk van de steenbakkers.

Textuur: zand, leem, klei

Rode kleur van de stenen in onze streek komt door de ijzeroxide in de klei, de gele kleur van de steen in Vlaanderen bevat kalk.

Temperatuur van de oven: De baktemperatuur van de open veldoven ligt tussen 900 en 1150 graden en kan niet dezelfde zijn in de ganse oven. De goed en mooi gebakken stenen dienden voor de gevels en buiten



*Kareel oven op de Kauwberg in 1947  
foto Louis Warzée*



*Perstafel van de steenbakkerij  
foto Louis Warzée (1947)*

muren, de licht gebakken voor de binnen muren.

### **Maten van de steen**

De veld ovensteen noemde men boerkes de maten waren 18, 8, 5 en 5,9 cm, de Spaanse steen van de 18<sup>e</sup> en 19<sup>e</sup> was groter, 24-12-6 cm, met de hand gevormd, maar minder

hard. Ik ben in het bezit van een Spaanse steen met de hand gemaakt waar men de afdrukken van de vingers ziet, hij is afkomstig van de molen Granville op de Geleytsbeek. De maat van deze steen is 27-13-5,5.

### **Bewerking**

In het begin van de winter begon het hard la-beur, de vruchtbare grond werd afgehaald om later weer dienst te doen voor weiland, dan werd de klei los gegraven en open gelegd en bleef zo enkele maanden liggen, in de len-te begon men de klei te bewerken tot een klei massa, dan begon het persen. Men bracht de klei naar een perstafel, de pers bestond uit 2 vormen, eerst werd er een beetje zand in de vorm gestrooid om het plakken te vermijden dan de klei er in en met hand een zware hef-boom de klei vast persen, de geperste steen er uit gehaald en weg gevoerd om te drogen. Dit ging allemaal heel snel, een ploeg van 6 tot 7 man werkte tot 16 uur per dag er konden tot 10 000 stenen gemaakt worden; waar-van ik hier spreek gebeurde in de jaren 1930.



*De bouw van een veldoven op de Hulstberg te Meerbeek voor 1914  
(Collectie 1000 jaar Meerbeek)*



*Het persen van de klei tot de vorm van de baksteen  
in de jaren dertig  
(Foto familie De Wint)*

Later kwam de mechanisatie maar het bleef toch hard werken. De stenen werden te drogen gelegd en afgeschermd tegen de regen met matten van stro of met oude misvormde dakpannen.

### **Opmaken van de oven**

Men legde eerst een laag te zacht gebakken stenen van een vorige ovens, de volgende stenen legde men met tussenruimte van 1 tot 2 cm en daartussen fijne steenkool die met mandjes werd uitgestrooid, dan een tweede laag en zo verder.

Het opzetten moest vlug gaan want het vuur werd direct aangestoken en het begon onder hun voeten te branden. De opzetters moesten zich tegen de hitte beschermen, in volle zon moesten zij hun beneden lichaam beschermen met dikke klompen of schoenen, zij deden zelfs twee broeken die ze van onder toe snoerden om hun huid te beschermen tegen de hitte. Ik herinner mij nog goed dat ik met mijn moeder en broers op wandel in de Kauwberg en naar de steenbakkers

gingen kijken en zagen dat sommige mannen dikke blaren hadden op armen en schouders van een zonnslag. Thuis gekomen stuurde mijn moeder ons terug met zalf en verbanden voor die mannen. Bij het opzetten van de oven werden de zijkanten geleidelijk met klei bestreken om te verhinderen dat de kolen te snel opbranden.

### **Woon gelegenheid van de steenbakkers**

De steenbakkers waren seizoen arbeiders die vooral uit Oost Vlaanderen kwamen en die weken of maanden ter plaatse verbleven, hun slaapgelegenheden was primitief. In het begin van de 20<sup>ste</sup> eeuw stelde de provincie Brabant zekere voorwaarden voor de huisvesting. De barak moest op een droge plaats staan, met eetplaats, keuken, verwarming, slaapgelegenheden op zolder. Op de Kauwberg stond die woonst (barak) op het hoogste punt, op het kruispunt van de twee wegen die vertrokken een rechtover het kerkhof, de andere aan de



*Het ophalen van de gebakken stenen met paard en kar  
in de jaren dertig  
(Foto familie De Wint)*

Kauwbergstraat en kwamen uit op de Dolezlaan.

Dat die arbeiders veel dronken is wel te begrijpen, de bieruitdrager kwam regelmatig op bezoek, het was wel maar klein bier dat hij daar kwam leveren. Op zaterdagavond en zondag gingen zij wel de herbergen bezoeken van de Dolezlaan en de Diepestraat, de herberg bij de sijs aan het begin van de Kauwberg werd regelmatig bezocht, het kon er soms nogal geweldig aan toe gaan.

#### **Statistieken: aantal ovens**

Op het einde van de 19<sup>e</sup> eeuw waren er 1500 veldovens in België. Bij een telling in het begin van de 20<sup>ste</sup> eeuw waren er te Alsemberg 3 aanvragen om een oven op te zetten, te Beerseel 5, Buizingen 5, Dworp 2, Huizingen 3, Linkebeek 4 en St.Gen.Rode 18. Voor de Brusselse gemeenten heb ik geen gegevens.

In 1950 telde men nog 600 veldovens, waarvan een 50 tal in de omgeving van Brussel. Dit had zeker te maken met de wederopbouw. Rond 1970 waren zij bijna allen verdwenen. De vader van een goede vriend van mij (Van Stalle) was samen met zijn twee zoons een van de laatste uitbaters van een steenbakkerij te Itterbeek. Hij wist mij te vertellen dat ondanks de mechanisatie het nog altijd hard labeur was.

Samen met de zandputten of groeven hebben de steenbakkerijen verandering aangebracht in het landschap. De littekens zijn nog zichtbaar voor de zandgroeven te Verrewinkel, de kareelovens en de zandgroeven op de Kauwberg.

Verdere bijkomende gegevens en foto's over de steenovens van de Kauwberg zijn altijd welkom.

# Glané dans nos archives Chemins et chaussées (IV)

Henri de Pinchart

Parmi les références d'archives qui nous ont été communiquées par Henri de Pinchart, nous en reprenons à nouveau ici un certain nombre relatives à l'histoire de nos chemins et de nos chaussées.<sup>1</sup>

**Le 9 mai 1594** Suite à la requête de Jean du Quesnoy, François de Weuwe, lieutenant des bois de Brabant est autorisé à faire abattre des arbres de la forêt de Soignes afin de faire réparer la *Calevoirtstraete* sous Uccle (Correspondance administrative, dossier 14 aux AG.R.).

**Note:** Jehan de Quesnoy (ou du Quesnoy) était possesseur en 1575 des fiefs de Groelst et de Steen. En 1585, il intervient au nom de la «communauté ucloise» pour appuyer la nomination comme mayor d'Uccle d'un certain Antoine Beset.<sup>2</sup> C'était là une des rares tentatives de la population ucloise d'obtenir un droit de regard sur la gestion locale. Sauf erreur cette démarche ne fut pas suivie d'effet.

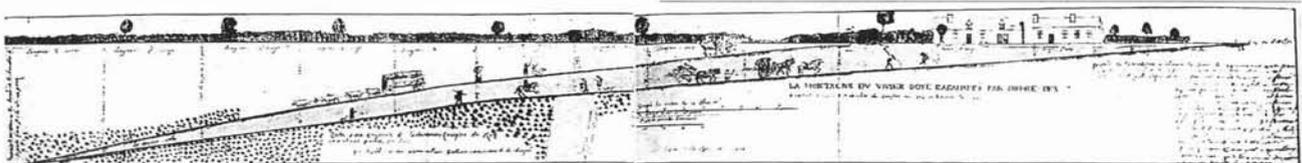
Dans ce cas-ci, la *Calevoirtstraete* est probablement l'ancien chemin allant d'Uccle vers Alsemberg, avant la construction de la chaussée d'Alsemberg, à partir de 1726. Ce chemin comprenait l'actuelle



La rue Keyenbempt  
Photo S. Killens

«Steenstraet» ou sentier vicinal n°121, joignant la rue Molensteen à la Grote Baan ou Grand'Route. Jean du Quesnoy intervient normalement ici en tant que possesseur des fiefs de Groelst et de Steen.

**Le 22 novembre 1696** Procès la veuve Gaucheret / Pierre de la Grève, habitant de



Le rabaissement de la Montagne du Vivier d'Oie, exécuté en 1708  
d'après un dessin anonyme

1 Rappelons que des références sur le même sujet ont déjà paru dans les numéros 120 (mars 1988), 141 (mai 1992) et 162 (septembre 1996).

2 *Ucclensia* n°166, mai 1997, p.15.



Maison communale d'Uccle, Salle du Conseil  
photo L. Schrobiltgen (1987)

Stalle au sujet de l'amélioration d'un chemin en ce hameau d'Uccle (Office fiscal de Brabant, 3<sup>e</sup> section, portefeuille 6097).

**Note:** La veuve Gaucheret est sans doute Marie Keyens, veuve de Jean Baptiste Gaucheret qui, avec son épouse, avait acquis le moulin de Neckersgat en 1666 et était décédé vers 1680.<sup>3</sup> Pierre de la Grève est vraisemblablement le propriétaire du Cretmolen situé en aval du moulin de Neckersgat.<sup>4</sup>

On conçoit que le bon état d'entretien du

chemin passant devant les deux moulins (aujourd'hui la rue Keyenbempt) était essentiel pour assurer la rentabilité de l'un et l'autre.

**Le 9 mai 1706** Projet de construction de la chaussée depuis la porte de Hal jusqu'à Stalle et Calevoet (Chambre des Comptes, registre 183, p.35).

**Le 12 juillet 1712** La Cour des comptes paye 2180 livres à Philippe Baillieu, entrepreneur du rabaissement de la montagne du

3 *Ucclesia* n°13, février 1968

4 *Ucclesia* n°26, mai 1969



*Maison communale d'Uccle, Salle du Conseil  
photo L. Schrobiltgen (1987)*

Vivier d'Oie à Uccle (Chambre des comptes, supplément, recueil 2795).

**Note:** Ce travail visait à diminuer la pente existante de la chaussée dite aujourd'hui «de Waterloo» entre le Vivier d'Oie et le Vert Chasseur. Exécuté en 1708, il a été décrit par Sander Pierron dans son «Histoire illustrée de la Forêt de Soignes» (tome 1, p. 132).

**Le 7 mars 1716** Le forestier à cheval de la forêt de Soignes, Jean Cans, déclare que la réparation à effectuer du chemin de bois à Stalle coûtera la somme de 200 florins (Chambre des comptes, lettre aux officiers, recueil 965).

**Le 2 mai 1716** Rapport sur la création par l'administration de la ville de Bruxelles d'une chaussée partant de la porte de Hal à destination d'Uccle par delà le moulin de Schaerenhaegen et la chapelle de Calevoet, vers le hameau de Stalle, en remplacement du chemin de bois existant à Stalle, ce dernier occasionnant trop de difficultés pour les marchands se rendant en ville. Beau plan dessiné (Chambre des comptes, lettre aux officiers, recueil 965).

**Note:** L'ancien chemin allant de Stalle à Bruxelles est l'actuelle rue Gatti de Gamond. Ce chemin a porté le nom de

«Boschstraat»<sup>5</sup> et est donc à assimiler au «chemin de bois» dont question ci-dessus. Le moulin de «Schaerenhaegen» est sans doute le moulin de Groelst ou du Château d'Or. Ce dernier se trouvait à faible distance de l'auberge dite «s'Gravenhage» dont le nom a pu être déformé par les fonctionnaires de la Chambre des comptes.

**Le 14 juin 1721** Dossier sur la construction d'une chaussée depuis la porte de Hal jusqu'à la chapelle de Calevoet (Chambre des Comptes, lettre aux officiers, recueil 981).

**Le 21 avril 1731** Hendrik Serstré sollicite le paiement de 260 florins pour la reprise d'un quart de bonnier de prairie incorporé dans la chaussée de Bruxelles à Calevoet (Chambre des Comptes, lettres aux officiers, recueil n°1005).

**Le 5 septembre 1735** Requête d'Antoine Vanderpoorten, époux de la veuve de Arnould Francken, fermier de la demi-barrière à la Valleystraet sous Calevoet afin de pouvoir exiger cette taxe des habitants de Rhode, Alseberg, Linkebeek et Beersel (Chambre des comptes, lettre aux officiers, recueil n°1007).

**Note:** La Valleystraet prenait naissance près du carrefour du Bourdon et se

dirigeait vers Linkebeek.

Elle correspond très approximativement à l'actuelle rue du Bourdon.

**Décembre 1739** Fermage au taux de 300 florins annuels de la demi-barrière à Calevoet en faveur de Gilles Everaert, maçon à Stalle (États de Brabant, carton n°104).

**Note:** Cette barrière était vraisemblablement située au niveau de l'actuel «Puits de Calevoet». Une autre barrière existait sur la chaussée d'Alseberg au niveau du «Vieux Spytigen Duivel».

**Le 15 mai 1759** Francis Coomans, époux de Catherine Van Halen, habitant de Carloo, vend à Joseph Wittach, (Wittouck ?) époux d'Anne Van Halen, habitant de Droogenbosch, une pièce de terre de 2 journaux dix verges touchant à la chaussée vers Droogenbosch, bien acquis des héritiers de feu Jacques Wyns et Barbe Veldemans le 25 juin 1754 (Archives J. Broeckaert à 1200 Bruxelles).

**Note:** La construction de la chaussée de Drogenbos fut décrétée en 1726 en même temps que le premier tronçon de la chaussée d'Alseberg et entreprise peu après.

5 voir Raf Meurisse et consorts *Découvrez Uccle, ses rues, ses places*, Bruxelles 1986, p. 66.



## Ma vie à Rhode

### Marguerite De Vroom-Vandenplas<sup>1</sup>

#### Vie quotidienne

Vers 1914, c'était une tout autre vie. À la kermesse, chaque année, il y avait une course de vélos. Le départ était ici<sup>2</sup> et l'arrivée à l'église. L'année d'après, c'était l'inverse. C'est avec ça que les gens se distraient. Les gens n'avaient rien d'autre: pas de radio, pas de TV; c'est dans les petits cafés qu'ils allaient le dimanche car en semaine ils travaillaient.



Le bâtiment de la «Maison du Peuple», où fut fondée la section locale du Parti Ouvrier Belge (d'après une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle) existe toujours.

Les gens étaient très catholiques. Au Dries se trouvait la première Maison du Peuple. Les gens étaient tellement catholiques que c'était un café qu'on ne fréquentait pas; quand on voyait quelqu'un sortir de là, on disait: *hij is bij den duivel geweest!*<sup>3</sup> Les

hommes allaient le matin à la messe de 6 h 30, les femmes à la messe de 8 heures, les enfants à celle de 9 heures; les jeunes gens et les jeunes filles à 10 heures pour que celles-ci montrent leur belle robe; c'est ce qui m'avait donné envie de devenir couturière: j'attendais que la messe de 9 heures soit finie pour voir ces belles filles, toutes ces belles robes, leurs colliers, ces beaux chapeaux.<sup>4</sup>

À cette époque-là, à Pâques, les hommes avaient leur canotier et leur costume de Pâques. Pour cette fête, les femmes portaient de nouveaux vêtements. À la Toussaint, c'était le costume d'hiver et le chapeau boule. Ces costumes duraient 25 ans parce qu'ils les mettaient juste le dimanche, pour aller à la messe. Mon père, qui était patron de café, allait souvent à la messe de dix heures. Il devait voir ses clients et allait pour cela dans tous les cafés; vous vous rendez compte: 23 cafés depuis l'église, cela valait la peine! Quand il rentrait, vers 4 heures, les joueurs de cartes l'attendaient déjà. Ma mère avait préparé son dîner et il mangeait pendant qu'il jouait aux cartes.

C'était une tout autre époque. On dit *le bon vieux temps*, mais ce n'était pas vrai parce que les gens devaient beaucoup travailler. Je me demande comment ma mère a su tenir le coup.

1 Les notes de bas de page sont de la rédaction.

2 À Terheyde, près de la place Royale, plus connue des vieux Rhodiens sous le nom de Dries.

3 Il est allé chez le diable!

4 La passion pour les «fringues» chez les jeunes filles n'est pas si récente... ! Certes, la mode et le vocabulaire pour les désigner ont changé.

Je n'appelle pas cela le bon vieux temps. Quand je vois maintenant les frigos, les machines à laver. Est-ce que vous savez que quand on lavait son linge on avait une citerne ou on allait à la source pour rincer son linge ou laver ses légumes parce qu'on n'avait pas l'eau courante. Beaucoup de gens ne devaient pas payer de contributions tellement ils gagnaient peu.

Le père de mon père était marchand de bois. Il rachetait des arbres et devait scier les arbres et vendait les planches aux menuisiers Vansumere Vastiau... Mon père, qui était apprenti menuisier gagnait 1,25 franc par jour<sup>5</sup> alors qu'il était déjà marié et que ma sœur était déjà née. Heureusement qu'il habitait chez sa mère; la mienne s'occupait du commerce et nous a élevés. Les homes n'existaient pas: les enfants qui se mariaient restaient chez leurs parents et ceux-ci mouraient chez eux, chez leurs enfants. Il y



*Le château De Greef  
(d'après une photo des années 1930)*

5 À cette (belle) époque, le salaire moyen était d'environ 3 francs par jour.



*Ferme de Kwadeplas, qui héberge en dernier lieu la taverne Rodea, dont la réouverture est en préparation.*

avait une autre mentalité et pourtant on était heureux...

### Cicatrices de la grande histoire

La centenaire racontait souvent que, dans sa maison, ils ont caché des soldats français en 1815. Elle n'était pas encore née, mais c'est ce que sa propre mère disait. Elle savait encore une petite chanson qu'elle me chantait toujours quand j'étais assise sur son lit. Ma tante avait fabriqué une petite planche où je pouvais faire des pâtés de sable pour m'occuper. Et elle chantait:

*Napoleon, waar zijt gij gebleven?  
Napoleon, waar is uwen tijd?  
In den tijd was gij keizer van Rome  
Dat ge nu bent dan kwijt.*

Napoléon était fort aimé ici. On n'aimait pas les Anglais ni les Autrichiens.

Pendant la seconde guerre mondiale, mon mari est allé chercher un pilote américain à Soignies. Il avait été abattu par les Allemands et il était tombé dans un arbre. Et il avait été sauvé par un photographe, là-bas à Tubize. Mais celui-ci devait le cacher et ne savait pas. Alors mon mari qui s'occupait de la Résistance et qui était à la police judiciaire et avait des facilités, est allé le chercher. On a caché ce pilote à Kwadeplas, à la ferme où on allait toujours donner à manger au petit âne; il y avait une petite maison où habitait Abrassart qui l'a caché. Mon mari est allé le chercher

pour l'amener à Bruxelles et lui avait donné un *Signal*, un journal allemand et lui avait dit: *Si les Allemands t'interrogent, tu dis que tu ne sais pas parler.* Le chef de mon mari, à cette époque, le commissaire général de la Police judiciaire, M. Franssen, lui avait donné un faux passeport, parce qu'il devait prendre le train et qu'il y avait les *gestapistes* et les chemises noires qui attendaient les *smokkeleers* à Bruxelles. Mon mari se disait: Qu'est-ce que je vais faire? Pourvu qu'on ne nous arrête pas! Et, par chance, personne ne leur a rien demandé. On a caché le pilote ici jusqu'à la fin de la guerre.

Un moment donné, mon mari devait le conduire en Espagne parce que de là partaient les pilotes vers l'Angleterre. Il avait un mouchoir en soie où étaient marquées toutes les routes où on les attendait depuis les Pyrénées. Mais un soir, la veille du jour où ils devaient partir, un collègue de mon mari, l'inspecteur Vandebosche, est venu me dire: *Votre mari ne rentrera pas ce soir, parce que les Allemands sont venus et ont arrêté son collègue.* Ils ont trouvé l'adresse de mon mari et son collègue a donné son nom. Il est alors allé se cacher chez le sous-chef de gare de Bastogne et n'a donc pas pu conduire l'Américain; c'est comme cela qu'il est resté ici jusqu'à la fin de la guerre.

Le collègue de mon mari disait: *Si vous avez des papiers compromettants, brûlez-les et partez.* Je suis allée chez mes parents; je n'avais personne d'autre où aller. J'y suis restée deux ou trois mois. Un *gestapiste* de Dworp est venu me demander où était mon mari. J'ai dit: *Je ne sais pas. Mon mari est à la police judi-*



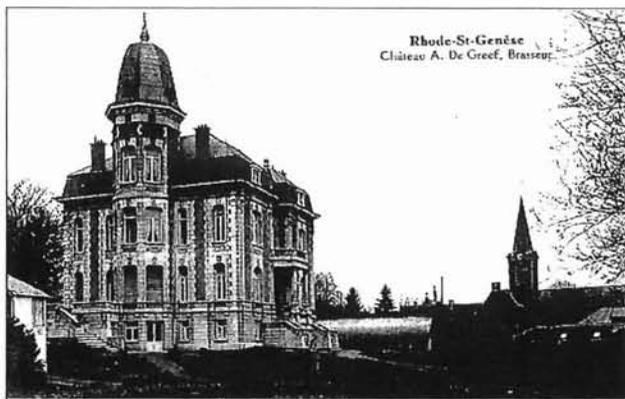
*André De Greef avec son épouse ses deux fils  
(archives de la famille).*

*Un soir, il n'est pas revenu. Est-ce qu'il a été arrêté par les Allemands? Je n'en sais rien.*

Le *gestapiste* est revenu me dire qu'il savait que j'avais une correspondance avec mon mari qui avait pris le nom d'Armand Biebuyck et que je devais donc savoir où était mon mari. Écoutez, disait-il en faisant tourner son revolver, nous savons faire parler les gens, nous autres. Si vous ne me dites pas où est votre mari, je prends ici le petit avec (Christian, qui avait 4 ans). Ma mère l'a entendu et est arrivée avec le tisonnier. Elle lui a dit: *Si vous osez toucher à mon petit-fils, vous ne sortirez pas vivant d'ici.* Il en a été tellement abasourdi qu'il est parti! Il a écopé de 20 ans après la guerre. Les parents de mon mari, qui était fils unique, n'arrêtaient pas de me demander: *Où est-il? Où est-il?*

### Le château De Greef

L'ancien château De Greef, au Village, près de l'église. De Greef a été élevé chez ma grand-mère parce que c'était le fils de sa sœur, qu'il avait dix ans quand sa mère est morte; son père avait épousé une autre femme et ça n'allait pas avec lui. Il est venu pleurer et il a été élevé chez nous. C'était un garçon qui n'avait pas fait d'études, mais d'une intelligence, d'une intuition ... Il était



*Le château De Greef dans son parc (d'après une carte postale à la fin des années trente).*

*ciaire. Il avait parfois des enquêtes à faire la nuit.*



Le docteur Emiel Carlier (1863-1930), originaire de la région de Ninove (d'après son image Pieuse); il était le père de Leo, futur bourgmestre de Rhode (1933-38).

échevin quand la Malibran a vendu sa maison, c'était Van der Wee.<sup>6</sup>

De Greef a acheté la maison Malibran, rachetée auparavant par le pharmacien Van der Wee. Il y avait deux docteurs ici: le docteur Claes et le docteur Carlier. Ils allaient visiter leurs malades à vélo. Avant qu'il y ait un pharmacien, ils disaient en partant *Venez chercher votre médicament, je vais le préparer!*

De Greef, qui était échevin, a acheté la rangée de maisons pour 160 000 francs. Le parc occupait la zone entre les maisons, la Bosstraat et le cimetière. C'était une très belle maison du temps de la Malibran, mais ça, je n'ai pas connu!<sup>7</sup> La commune aurait voulu l'acheter mais trouvait cela trop cher. Van Rossum venait chez mon père et lui disait: *Ton cousin nous a encore arrangés, hein! Lui qui a été donner 5000 francs de plus!* Dans ce parc, c'était magnifique, il y avait les bustes de Victor Hugo, du général Boulanger, – qui était l'amant de la Malibran,<sup>8</sup> – et du roi Léopold. Il a construit le château. Son grand désespoir était qu'aucun de ses fils n'avait fait les études d'ingénieur-brasseur, ce qui était devenu nécessaire pour contrôler la qualité de la bière. Le plus loin qu'ils ont été, ce sont les humanités, à Saint-Michel. Les enfants ont vendu le château pour payer les droits de succession et échapper aux frais d'entretien. On y a construit la poste et la gendarmerie.

## Conclusion

Dans la vie, tout le monde a du bon temps et du mauvais temps. Le bon temps ne dure jamais, mais le mauvais non plus. Et il faut toujours avoir le moral.

6 C'est un beau raccourci chronologique! La Malibran est morte en 1836. Pour autant qu'elle soit jamais venue à Rhode, – comme le veut la tradition orale tenace rapportée encore ici par M<sup>me</sup> Devroom-Vandenplas, – elle n'a pu vendre la maison, – dont elle n'était d'ailleurs pas propriétaire! – au pharmacien Van der Wee qui y

était installé vers 1900. Entre-temps, la maison avait d'ailleurs appartenu aux O'Kelly de Galway. Elle vient d'être démolie (voir le *Bulletin d'informations* n° 166, septembre 2002).

7 Voir la note précédente!

8 Idem: le général Georges Boulanger était né en 1837... un an après la mort de la Malibran!

# Agde de Hel van 14 mei tot 4 augustus 1940 (vervolg)

## uit het dagboek van Jozef Stoffels

Als R. C. B. L. (Recruteringscentra van het Belgisch Leger) moest onze Rodenaar in mei 1940 met kozijn Frans en buurjongen Pierre Denayer naar het Zuiden van Frankrijk vertrekken. Op zondag 26 mei kwamen zij aan in het kamp van Agde. De auteur beschrijft het dagelijks leven in dat kamp.

**Zondag 23 juni** Groot nieuws! De dagbladen melden in grote letters: *La paix est signée à 19 h 50*. Iedereen was opgetogen de gevechten zouden om 18 u. stoppen. Deze namiddag kwamen de onderhandelaars in Rome bijeen om ook de vrede met Italië te tekenen. Nu zullen wij hopelijk vlug naar huis kunnen. In onze barak 29 lagen we nu met 120 man, zo een beetje volk van alle slag. Een zestal dokwerkers uit Gent hielden leven in de brouwerij, ze maakten nogal eens ruzie en dan ging het er niet te zacht aan toe, zodanig dat wij soms bang waren als ze begonnen te dreigen, en ze moesten daarvoor niet dronken zijn. Ze waren met permissie naar de stad geweest en hadden daar toch enkele flessen gekraakt. Als ze terugkwamen waren ze tamelijk luidruchtig en ze waren fier dat ze twee woorden frans kenden, namelijk *vein roes en vein blaen*,<sup>1</sup> maar lawaai dat ze maakten!

Het was weer stikkend heet in de barak, men kon met moeite ademen, het was er niet uit te houden. Alleen langs de deur kon de barak verlucht worden. Wij lagen op de bovenste vloer ongeveer één meter onder de gegolfde ijzeren platen, het was een echte oven waarin wij verbleven; na overleg was er maar één oplossing: de micaruiten uitsnijden zodat de warme lucht kon ontsnappen, we voelden onmiddellijk het resultaat, er kwam lucht in de barak en zo werd het veel dragelijker.



*Vuilbakken waren goed doorzocht (naar een foto genomen in de kamp door een vriend van dhr Stoffels)*

**Maandag 24 juni** Na het morgenappel heb ik zoals gewoonlijk mijn kleren ontplooid. De kranten blokletterden dat Frankrijk de wapenstilstand met Italië ondertekend had. Een ander gerucht deed de ronde dat volgens het gezegde van een luitenant wij per autocar naar huis zouden gevoerd worden, dat scheen mij onmogelijk en daar geloofde ik absoluut niets van. In de voormiddag wandelde de commandant met zijn vrouw, zijn dochter en zijn Duitse schepershond door het kamp; ze bleven goed in 't midden van de allee zich mijndend van de barakken, zeker uit schrik om geen vlooiën te rapen. De commandant logeerde in een hotel dicht bij de kathedraal dat wisten wij al enigen tijd. Iedereen was vervolgen het werd hem zeer kwalijk genomen dat hij daar kwam paraderen met zijn familie,

1 Lees vin rouge en vin blanc !



Wachten op materiaal om het timmerwerk te beginnen (naar een foto genomen in de kamp door een vriend van dhr Stoffels).

het werd aanzien als een zekere provocatie: zij, wel doorvoed en proper, wij, vuil en uitgehongerd; die hond was er te veel aan. Wij beschikten zelfs niet over W.C.-papier. Wij moesten ons plan trekken met wat wij uit de vuilbakken opscharrelden: oude kranten, flessen, en conservenblikken waren gegeerde zaken die goed van pas kwamen. De spanning in het kamp steeg zienderogen van dag tot dag en ruzies waren dagelijkse kost. Het nijpende gebrek aan voedsel en materiaal waren hiervan de oorzaak.

**Dinsdag 25 juni** De hongerige en dorstige dag zonder eten of drinken verliep zonder verder nieuws. 's Avonds bij het laatste appel, werd bevestigd dat de vrede getekend was, wij waren allemaal zeer opgewonden en het lawaai duurde tot 3 u. 's ochtends.

**Woensdag 26 juni** Iedereen wachtte met ongeduld op de krant om het nieuws van vorige avond bevestigd te zien. Aan de poort was het een gedrang om een krant te bemachtigen. In grote blokletters stond te lezen: *L'armistice est signé à 18 h entre la France et l'Italie, les hostilités ont été arrêtées, journée de deuil national.* De permissies werden ingetrokken. Het verbod om te zingen en plezier te maken werd uitgevaardigd en het nieuws verspreidde zich dat wij vandaag nog naar huis zouden vertrekken. De soep van 's middags en 's avonds had een vieze geur en was niet binnen te krijgen. In de kranten verschenen dagelijks lijsten met adressen van Belgen die hier in het Zuiden verbleven; wij

vonden zo het adres van onze onderpastoors E.H. Robijns en E.H. Van Hoof die in de Presbitère St Jude in Béziers verbleven. Frans heeft direct een brief geschreven naar hen met al de namen van de jongens van Rode die in het kamp verbleven. Het was een kleine troost dat we toch al iemand van kennis gevonden hadden.

**Donderdag 27 juni** Nog geen bevel tot vertrek. Wij wachtten met groot ongeduld op nieuws van onze onderpastoors. Die zullen voor ons zeker iets kunnen doen, hopen we toch. 's Avonds kregen wij voor de allereerste keer een lepel confituur bij onze homp brood, dit na een maand verblijf in 't kamp; als er brood was, was het een droge homp met gekleurd water.

**Zaterdag 29 juni** Een droevige dag, het regende. Mijn dorpsgenoten waren aan een spel kaarten geraakt. Ze vroegen mij om mee te spelen als vierde man doch ik kende dat spel niet. Ik weigerde. Ze drongen aan en zeiden dat ze mij het spel zouden leren; ik wilde niet meedoen omdat ze voor geld gingen spelen. Ik bezat nog maar 22 fr, zij bleven aandringen en beloofden dat ze na het spel mijn geld zouden teruggeven. Ik heb dan maar meegespeeld, betrouwend op hun belofte. Helaas! Ik was vlug alles verloren, ze stopten het spel en ik vroeg mijn geld terug. Als antwoord kreeg ik te horen: *gewonnen is gewonnen en verloren is verloren.* Ik was zo diep ontgoocheld dat ik in een razende kolère schoot dat ik hen verweet dat ze dat maar eens konden gaan biechten. Van een van hen kreeg ik toen een trap op mijn borst dat ik blijven liggen ben. Ik heb geen woord meer gezegd, zo diep was ik ontgoocheld, mijn vertrouwen in hen was weg er de vriendschap ook. Mijn centen waren weg, ik had daarmee nog 22 dagen 1 kilo tomaten of 1 kg abrikozen kunnen kopen en daar was nu geen sprake meer van. Ik wist dat zij nog veel geld hadden omdat ze dat eens laten verstaan hebben, maar ik kon nu niets meer kopen. Ik heb toen bittere tranen geweend en heb mij gezworen nooit meer met de kaarten te spelen.

(wordt vervolgd)